

noncer des arrêts et trafiquer de leurs votes. Quelques-uns, afin de s'enrichir, s'assujétissaient à des privations claustrales, tandis que nous préférons aujourd'hui multiplier les moyens de satisfaire aux besoins du peuple, et, au lieu d'alléger ses charges, faire en sorte qu'il puisse les supporter.

L'existence de la patrie dépendait alors uniquement des exploits militaires; elle cessait en cessant de vaincre. De là, cette nécessité de détruire pour n'être pas détruits; un peuple dont les forces étaient épuisées devenait l'esclave d'un autre ou de quelque despote.

Le germe nécessaire de la destruction ne se trouve pas dans les racines des sociétés modernes, qui, fondées sur l'intérêt de chaque nation et de chaque particulier, cherchent la prospérité des États voisins, et leur propre avantage dans celui de tous.

Il était dans la nature de ces sociétés de concentrer dans les mains de l'autorité non-seulement le pouvoir matériel appliqué aux actes, mais encore le pouvoir purement moral destiné à surveiller les pensées, les inclinations et les croyances; or il n'était pas possible de séparer l'un de l'autre, attendu leur origine commune et l'obligation de restreindre la politique à une cité principale, même lorsqu'elle avait soumis la moitié du monde. Dans la pratique et la théorie, on n'établissait aucune distinction entre les règles de l'opinion et celles des actes; lors même qu'il s'agissait de remettre le gouvernement aux mains des philosophes, on entendait une autorité absolue.

Grâce à cette confusion des pouvoirs, la morale restait subordonnée à la politique; or, comme celle-ci est essentiellement guerrière, on ne dirigeait l'éducation que vers la guerre, et l'on abandonnait la partie morale aux soins privés des philosophes ou à l'impression des spectacles. Du reste, les magistrats intervenaient dans tous les détails de la vie: la législation disposait de l'homme entier; la patrie était tout, l'individu n'était rien; l'homme s'allénaît lui-même pour n'appartenir qu'à la société. Aujourd'hui c'est le contraire: la société respecte la vie privée, le foyer domestique, et ne demande au citoyen que ce qui est indispensable à l'ordre; de là vient qu'il conserve son être propre, et sait qu'il existe des actions mauvaises quoique non défendues. Dans les sociétés antiques il fallait donc l'impulsion des grands hommes, tandis que les nôtres marchent toujours en avant, même sous des rois imbeciles et des chefs pervers. L'homme s'isole dans l'antiquité, et c'est par sa haine contre l'étranger qu'il soutient la société dont